

Leçons du passé : la révolution contre la guerre

Changer le monde, changer la vie, ce cri est le plus souvent étouffé. Mais cela ne doit pas nous empêcher d'y réfléchir, pour aider à préparer l'avenir. Et l'on ne peut réfléchir sérieusement que sur la base des expériences passées.

Le passé nous montre que c'est d'abord par le bâton que le vieux monde a combattu les tentatives réellement communistes. Le capitalisme a réagi par la guerre à la Commune de Paris en 1871, en 1917 en Russie, en Espagne en 1936. Et c'est aussi le cas de la bureaucratie de l'URSS en Hongrie en 1956.

A Paris, à Budapest, l'isolement de la révolution sera la cause d'un échec rapide. Mais en Russie, en Espagne, les peuples ont démontré qu'ils pouvaient tenir tête aux armées les plus modernes. Les révolutionnaires russes vont gagner à eux la flotte de guerre française pourtant envoyée les mater, la rendant inopérante. En Espagne, des volontaires venus des quatre coins du monde rejoindront la jeune armée révolutionnaire.

Le point faible est venu de l'intérieur : au nom de l'efficacité militaire, l'Armée rouge en URSS, l'armée républicaine en Espagne, ont fait l'erreur de se mettre à copier l'armée bourgeoise : obéissance absolue à des gradés nommés d'en haut, absence de discussion dans la troupe. L'Armée rouge a gagné contre ses adversaires capitalistes. Mais elle avait fabriqué en son sein des milliers de chefs, qui allaient chercher à reprendre un pouvoir une fois la paix gagnée. La population pouvait trouver légitime cette place chèrement gagnée. Et le changement révolutionnaire s'arrêta là.

C'est un autre genre d'armée, populaire, formée et contrôlée par en bas, décidant démocratiquement de tout, qui avait sauvé la France révolutionnaire en 1792. La Commune insurrectionnelle ne fit pas confiance aux généraux bourgeois. Elle sut soulever 300 000 soldats. Ces soldats élistaient eux-mêmes leurs officiers.

Les bataillons s'organisaient sur la base des quartiers, des villages. C'est la population en armes qui alla au champ de bataille. On interdisait les châtiments corporels, habituels à l'époque. On ne saoulait plus les soldats pour les envoyer au com-

bat et l'on traitait ceux faits prisonniers comme des frères. Cette armée tiendra tête aux troupes des rois de toute l'Europe, et imposa la République.

Bien sûr, d'une telle armée aussi, peuvent surgir des chefs auréolés de victoires. Et ceux-là aussi seraient dangereux pour une nouvelle société en construction. Eh bien, la solution, on la trouvera peut-être du côté des sociétés que l'on dit primitives. Les Jivaros d'Amazonie n'ont pas de mot pour dire «chef». L'idée de donner un ordre, ou d'en recevoir, leur est étrangère. Leur société est un communisme primitif, comme dans toutes les sociétés humaines, avant que n'apparaisse une séparation entre maîtres et esclaves, et que soit bâti un pouvoir d'Etat pour maintenir cette domination.

Chez les Hurubu, il y a un «chef», mais sa seule attribution est d'avoir un discours rassembleur en cas de problème, au service de l'unité de la tribu. Ce chef doit se montrer plus généreux que les autres ; du coup il possède moins et porte moins d'ornements. Même quand il parle, on fait semblant de l'écouter d'un air distrait...

Pour délibérer, prendre une décision importante, ces sociétés réunissent toute la population. Ce qu'elles cherchent alors, ce n'est pas une majorité, mais l'unanimité. C'est possible, parce que la société n'est pas divisée en classes aux intérêts opposés. Les sociétés primitives ont parfois besoin de se donner un chef de guerre, mais elles le destituent ensuite. Elles ne laissent personne risquer de devenir une autorité sur quiconque.

«Ni Dieu, ni César, ni tribun», dit l'Internationale. C'est vrai qu'il s'agisse de préparer un autre monde, ou de devoir se battre pour le préserver si on nous y oblige.